



Sophie V.

PRÉFACE

Parfois, le vécu de nos parents ou de nos ancêtres nous marque. C'est pourquoi il est important de faire perdurer leur histoire au fil du temps.

Ma mère m'a souvent parlé de son enfance notamment lors de l'occupation allemande. A l'époque elle était petite, mais cette période l'a profondément touchée. Elle a aussi bouleversée l'équilibre de sa famille.

J'ai donc voulu lui rendre hommage car, sa vie, c'est aussi une partie de la mienne.

à ma mère...

L'AMITIÉ

Issus d'une fratrie de 4 enfants, Pierre a toujours eu un esprit d'aventurier. C'est un homme courageux et déterminé qui embrasse très tôt les idées communistes et souhaite partir vivre en Russie. Cause et rêve partagés avec Hector, son ami d'enfance.

Du même âge, ils ont suivi pratiquement un parcours identique. Ils sont très proches, dotés d'humour et d'idées similaires, mais physiquement différents. Hector est plutôt svelte alors que son ami est grand et costaud.

Mais, qui mieux que Pierre peut en parler ?

- " Je l'ai connu tout petit. On est né dans le même village nommé Lugasson. Situé dans le Sud Ouest de la France, on y trouve une dizaine de maisons, une mairie et une école. Petite commune où la solidarité et le système D sont de mises. Je me rappelle qu'un jour mon père me dit :

- "Fiston ! va aider le meunier à faire la farine".

Trop heureux de me rendre utile, je cours chercher mon compère. Après une bonne journée de labeur, nous repartons tout fier avec du blé pour nourrir nos poules. Sur le chemin du retour, nous ramassons des pommes tombées de pommiers sauvages et des châtaignes. La bouche encore pleine de fruit sucré et juteux, Hector se tourne vers moi et me dit à brûle-pourpoint :

"- quelle est la différence entre l'humour noir et la nourriture ?

" - euh ! je ne sais pas ! "

"- Certains en ont d'autres non !"

Je ne peux m'empêcher de rire à gorge déployée avec mon complice.

Depuis l'enfance, on aime à rêver de notre avenir. Mais à l'époque nous étions bien loin de savoir ce que le destin nous réserve..."

LA GUERRE

En septembre 1939, l'armée allemande envahit la Pologne par l'Ouest. Les britanniques et les français s'attendent à être attaqués à leur tour. En mai 1940, l'Allemagne entre en guerre avec la France. C'est la débâcle et l'exode des civils.

Pierre s'est engagé dans l'armée française dès sa majorité. Ainsi, comme beaucoup d'hommes de sa génération, Il part à la guerre pour tenter de repousser les allemands qui envahissent le Nord du Pays. Mais à peine arrivé, il est fait prisonnier. Comme ses compatriotes, il est d'abord hébergé dans des camps installés en France dans la zone occupée, puis envoyé en train, en Allemagne dans les "Stalags".

Ce qu'il a vécu, alors, lui seul, peut le raconter...

- "Pour atteindre la prison, le camion traverse une longue allée d'arbres qui forme comme un tunnel verdoyant. Après avoir été pris en charge par les soldats, je suis fouillé et débarrassé de la moitié de mes bagages. Il ne faut conserver que le strict nécessaire. On me conduit ensuite dans une rotonde, au milieu de laquelle se trouve une table. J'appris plus tard qu'elle avait été le témoin des dernières lettres écrites par les condamnés à mort avant leur exécution. Pour finir, j'atterris au sein de ma cellule.

La prison bouleverse tous mes codes de vie antérieurs. L'aube se lève à peine. J'entend du bruit dans le couloir. C'est le "clac ! clac !" de bottes qui approchent. Puis soudain, des coups sourds dans ma porte accompagnés d'un "ACHTUNG!" finissent de me réveiller. C'est le signal. C'est l'heure de l'inspection. Vite, je range ma paillasse, je plie ma couverture et j'attends. Deux allemands entrent, l'un armé, l'autre un sous-officier. Tel un enfant qui a peur de se faire gronder, je n'en mène pas large. Au garde à vous, je n'ose pas bouger. Conscient de son pouvoir, le sous-officier scrute mon allure, ma paillasse et la propreté du local. Soudain, il me toise et me traite de "SCHWEINE !" (porc). Pourquoi ? Je ne comprend pas ! Puis un soldat arrive en courant un seau à la main. Il m'ordonne de laver ma chambre à grande eau.

Ma corvée achevée, je peux enfin participer à ma demi-heure de promenade. J'entre dans une cour sous haute surveillance. Je rejoins les autres prisonniers et participe à leur ronde mécanique. Pour ceux qui ne sont pas condamnés à mort, c'est l'attente, l'ennui et l'espoir d'être libre à nouveau, peut être un jour. Un détenu vient vers moi et me dit :

"- aujourd'hui c'est un grand jour !."

Interloqué je me demande pourquoi. Qu'est ce qui peut bien le rendre aussi heureux dans cet univers ? Ses yeux retrouvent un semblant de vie, puis il poursuit :

"-on va recevoir les lettres de nos familles".

Plus tard je compris. Ces lectures, tant attendues, absorbent la majorité de mes journées. Elles représentent un soupçon de liberté qui, à mes yeux, est d'une valeur inestimable."

LE CHANTIER

Pierre a été fait prisonnier avec Hector, son ami d'enfance. Déportés dans le même camp, ils ont su se soutenir dans les moments de doute. Pierre se souvient notamment d'une semaine assez particulière.

- "Un matin, un soldat vint me chercher et me fit monter dans un camion où je retrouve mon ami et certains de nos compatriotes. Mais où va t'on ? Personne ne dit un mot. Le convoi repasse par le tunnel verdoyant. A ce moment il n'a plus la même saveur qu'à mon arrivée. Je le déguste avec mes yeux avides d'impunité. Après plusieurs heures de route, les véhicules s'arrêtent devant un immense chantier de terre et de gravats. L'atmosphère est pesante. Qu'importe, je suis en semi-liberté. On me donne une pioche. Je me mets à la tâche. Je casse des cailloux pour permettre la construction d'un chemin de fer.

Le lendemain, lors d'une promenade hebdomadaire dans la cour de la prison, Hector me fait une confidence.

- " Il faut s'évader . J'ai un plan ! Lors de mes sorties, j'ai observé discrètement les gardes. Ils sont tellement disciplinés. Ils suivent toujours le même protocole. J'ai même pu compter leur nombre de pas. "

Je l'écoute me raconter son plan avec grande attention.

- "Il suffit, me dit il, dès que les soldats tournent les talons, de sauter dans les herbes qui longent la voie ferrée, de courir tout droit au plus vite sans se retourner".

Tout a l'air si simple avec lui. Je bois ses mots sans complexe, avide de belles promesses.

Le surlendemain, on retourne au chantier. Tout le monde à sa place, réglé comme des horloges. Les prisonniers avec leurs outils se mettent à piocher et les soldats, déjà en place, commencent leur ronde. Je vois Hector lever discrètement la tête en direction des gardes et me faire un signe. Soudain, alors que les geôliers nous tournent le dos, nous bondissons dans les herbes hautes. Je ne peux m'empêcher d'être empli d'un sentiment d'excitation et de peur mélangé. Tout à coup, comme un chasseur qui sent sa proie, un des soldats fait volte face, pointe son fusil et tire. Un bruit sourd retentit accompagné d'un écho aux abords du chantier. La balle touche Hector directement dans le dos. Son corps tombe instantanément. J'ai l'impression que mon coeur va s'arrêter avec lui. Tout mon être se fige de peur. Je suis comme paralysé. Impossible d'échapper à mes oppresseurs.

La mort de mon ami m'a profondément affaibli psychologiquement . Ainsi je n'ai tenté aucune autre évasion.

Après un retour plutôt "musclé" à la prison, je n'ai plus le droit de sortir ni de faire de travaux en extérieur. Dorénavant je suis destiné à ramasser les morts jusqu'à la fin de la guerre. Aucun mot ne peut décrire cette vision d'horreur. L'odeur, qui se dégage de ce charnier humain, de cet amas de corps et de chaire putréfiée, s'amplifie chaque jour. Je peux confesser que cette période m'a profondément traumatisé et affecté jusqu'à la fin de ma vie."

LA CAMPAGNE

Pendant que Pierre vit difficilement ses années de détenu , la vie à Lugasson poursuit son cours.

Parmi les habitations, on y trouve sa demeure familiale. Il s'agit d'une ferme avec un grand jardin où l'on cultive bon nombre de légumes et de fruits. La famille élève des lapins et des poules. Elle exploite également un peu de vignes. Située en pleine campagne, la maisonnette n'a pas d'eau courante. Il faut la chercher au puits. En hiver, la cheminée et les lampes à pétrole servent de chauffage.

Dans ce foyer, modeste mais douillé, vivent les parents, le grand-père, les deux soeurs et le cousin. Le fils aîné à quitté le nid depuis longtemps. Le père, couvreur de formation, a dû s'orienter vers la fabrication de cercueils et de petits meubles , marchés plus porteurs.

Mais cette routine tranquille va vite être perturbée...

L'OCCUPATION

La tentative d'armistice de 1940 n'a pas aboutie. La guerre redouble d'intensité. En 1942, les bombardements sont importants dans le Nord de la France, si bien que bon nombre d'Allemands décident de partir dans le Sud , juste à la limite de la ligne de démarcation, où la situation est plus calme.

Germaine, la grande soeur, raconte :

- " Ils sont arrivés rapidement, déployés comme une fourmilière qui envahit Lugasson. D'un coup, une grande peur s'est abattue sur le village. L'occupation est brutale. Les champs de maïs sont réquisitionnés. Le couvre feu est instauré. Chaque foyer est contraint de prendre trois ou quatre soldats. Notre voisine, veuve sans enfants, ne veut pas se soumettre à cet ordre. Aussi mon père, compatissant, décide de les récupérer chez nous. C'est ainsi , que sept allemands sont recueillis à la ferme.

A leur arrivée, un poulet cuit dans la cheminée. L'odeur agréable et gourmande se propage dans toute la maison. J'aide ma mère à la cuisine pendant que Jeanne, la petite dernière , du haut de ses 4 ans, joue à même le sol avec sa poupée. Quant à mon cousin ,à peine plus âgé qu' elle, il dort encore.

Dés que les camions pénètrent dans le jardin, le visage de ma mère se transforme. Je l'entends supplier entre ses dents :

- "Non par pitié ! pas de ça chez nous. Je ne veux pas que le "diable" entre dans ma maison !"

D'un coup, son esprit bascule entre la peur, la phobie et le rejet de nos hôtes.

Mon père leur ouvre le chemin. Bien qu'il ait fait la première guerre mondiale, il n'éprouve aucune rancune.

Ainsi, ma famille s'installe, tant bien de mal, au premier étage. Mon grand-père ne décolère pas :

- " personne ne viendra me déloger de ma chambre ! Allemand ou pas je reste ici ! "

Par égard à son âge, il eut gain de cause.

Le commandant et ses soldats se répartissent entre le rez-de-chaussée et l'extérieur. La chaleur est au rendez-vous. Dans le jardin, mon père fabrique une table à manger avec une planche posée sur tréteaux . Mon cousin, du haut de ses 3 ans, ne comprend pas grand chose à la situation plutôt particulière. Il n'a aucune crainte de ces nouveaux "invités", bien au contraire. Très glouton, il vient souvent dès que les allemands s'attablent. Il prend un cageot, monte dessus. Ainsi ses yeux arrivent juste au niveau des mets. Les hommes, amusés par ce petit garçon inoffensif, lui jettent des morceaux de pain. Alors mon cousin repart tout heureux à l'autre bout du jardin afin de déguster son trophée.

Après plusieurs jours, chacun trouve sa routine. Certains soldats nettoient leurs fusils, d'autres partent faire des rondes dans le village, ou s'entraînent. Ainsi se poursuit la vie sous l'occupation, entre faux sentiment de normalité et atmosphère pesante...

LES ALLEMANDS

Le Chef des allemands est un homme plutôt élégant. Élané il semble avoir de bonnes manières. Il parle un peu le français ce qui facilite les choses.

Il va souvent voir mon père pour discuter. Lassé et résigné, un jour, il lui confesse :

- "je suis conscient que la guerre est une chose pourrie. Si j'avais eu le choix, je ne serais pas venu occuper votre foyer. Moi aussi j'ai une famille qui m'attend au pays. Elle me manque."

Il joint le geste à la parole et sort une photographie où on peut voir une jeune femme et deux petites filles.

Au fil du temps, les deux hommes entretiennent un lien particulier.

Pourtant, le respect ne semble pas toucher tous les hommes. Un Soir, un des soldats, très éméché, s'insurge de ne plus avoir à boire. Il décide d'entrer dans la maison. Mon père, assoupi dans le fauteuil, ne l'entend pas arriver. Sournoisement il se faufile derrière lui, une bouteille de vin vide à la main et s'apprête à lui casser sur la tête. Soudain, le commandant surgit et arrête net le soldat. Il le punit et s'excuse auprès de toute la famille.

Un autre jour, un allemand entre dans la cuisine. Il ouvre le garde-manger. Après avoir éventré une bonne partie des victuailles, il descend à la cave. Ses yeux s'écarquillent comme face à un trésor. Il s'approche d'une barrique pleine de vin, s'accroupit et boit le nectar directement au robinet. Puis il repart comme il est venu en omettant de refermer le tonneau. Du coup, tout le liquide s'écoule dans le sous-sol. Quelques heures plus tard, mon père décide d'aller chercher une bouteille à la cave. Quelle n'est pas sa stupeur de voir tant de gâchis.

Ces incidents montrent que sous le calme apparent, se cache la dure réalité de la guerre.

L'occupation allemande dure ainsi pendant plusieurs mois. Puis un matin, le commandant reçoit des ordres. Il doit rentrer au pays avec ses soldats. Leur départ est aussi rompt et surprenant que leur arrivée.

Sur le théâtre européen de la seconde guerre mondiale, les dernières batailles et la reddition allemande ont eu lieu en avril et début mai 1945. La capitulation allemande est signée le 08 mai 1945.

Même si le village a été épargné par les bombardements, les habitants restent néanmoins marqués par cette période. Bon nombre d'entre eux a perdu un enfant au combat. Quant aux prisonniers libérés, ils restent meurtris à jamais.

LE FINAL

Pierre a été libéré à la fin de la guerre. En 1946 il a enfin pu repartir vivre auprès de ses proches . Son grand-père n'a pas eu le temps de l'attendre, il est mort en 1944. A son retour, son caractère avait beaucoup changé. Il était aigri. Il en voulait à son père d'avoir pardonné aux allemands alors que lui gardait une haine féroce envers ses oppresseurs. Au final, Pierre a quitté le nid familial après une dispute de trop.

Son père continua à vivre dans sa ferme. Il mourût à plus de 90 ans. Sa femme l'avait quitté bien avant emportée par la maladie. Il a attendu longtemps le chef des allemands qui lui avait promis de revenir après la guerre avec sa famille. Il ne l'a jamais revu. Peut-être avait il été tué.

Germaine s'est mariée et a eu deux filles qui lui ont donné des petits enfants. Veuve, elle est restée indépendante jusqu'à 90 ans. Aujourd'hui âgée de 97 ans, elle vit dans une maison de retraite.

Jeanne c'est ma mère. Toute petite à l'époque, mais ses souvenirs restent entiers. Elle garde aussi en tête les témoignages de sa famille. Partie à 17 ans du cocon familial, elle a tracé sa propre route. Mariée, 3 enfants, elle a fondé un foyer modeste mais chaleureux et heureux. A plus de 80 ans, elle vit toujours en couple proche de ses enfants. Cet expérience lui a servi dans sa vie. Elle a pris conscience que tout peut être bouleversé du jour au lendemain et qu'il faut profiter de chaque instant. Philosophe ? Non juste lucide. J'essaie parfois de puiser dans son énergie pour poursuivre ma route...